

Tahiti dans la littérature française à la fin du XVIIIe siècle. Quelques
ouvrages oubliés [Les origines d'une légende]

Les origines d'une légende

Jean Gautier

Citer ce document / Cite this document :

Gautier Jean. Tahiti dans la littérature française à la fin du XVIIIe siècle. Quelques ouvrages oubliés [Les origines d'une légende]. In: Journal de la Société des océanistes, tome 3, 1947. pp. 43-56;

doi : 10.3406/jso.1947.1562

http://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1947_num_3_3_1562

Document généré le 14/06/2016

TAHITI

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

A LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE

QUELQUES OUVRAGES OUBLIÉS

LES ORIGINES D'UNE LÉGENDE.

La légende du « Bon Sauvage » naquit de bonne heure dans la littérature (1). Le rêve des Hespérides et de l'Atlantide a hanté toute l'antiquité; quelque part du côté du soleil couchant, il existait, pensait-on, des terres jadis connues, des îles fortunées où les hommes vivaient dans un état de bonheur parfait.

L'idée de l'âge d'or n'apparaît plus au moyen âge que comme une illusion détruite à tout jamais par le péché originel. Mais, comme ces ruisseaux du désert qui se perdent soudain pour reparaître plus loin, le thème devait renaître au xvi^e siècle. Avec Montaigne, le Noble Sauvage reprend sa place dans notre littérature (2). Avec les découvertes géographiques des Portugais et des Espagnols, l'humanité prit contact avec de *vrais* sauvages : le public se passionna pour les récits des explorateurs et des missionnaires.

Si Gomberville et La Calprenède reprirent cette idée dans *la Princesse Alcidiane*, ce furent surtout les voyageurs du Nouveau Monde, La Hontan, Crèveœur, Charlevoix, qui, au début du xviii^e siècle, fixèrent les traits du Bon Sauvage. Le *Discours sur l'Inégalité* marque la date la plus importante dans l'histoire du primitivisme. Et la découverte de

(1) LOVEJOY, A. and BOAS, G. *Primitivism and related ideas in Antiquity*. Baltimore, 1935.

(2) FAIRCHILD H. N. *The Noble Savage*. New-York Columbia University Press, 1928, XI, 536 p., in-16. Voir, dans Montaigne, le chapitre XXX du livre I^{er} : *Des Cannibales*, et le chapitre VI du livre III : *Des Coches*. — Dans la *Jérusalem délivrée*, Renaud ravi par Armide est enlevé dans un char et transporté dans une des îles Fortunées (chant XIV).

Tahiti constitue le point culminant de cet enchantement : le mirage océanien, mieux que tout autre, vint, à point nommé, merveilleusement illustrer les théories de Jean-Jacques et Diderot ne se fit pas faute d'exploiter cet apport nouveau pour étayer ses audacieux paradoxes.

Il est très certain que les deux chapitres du *Voyage autour du Monde*, consacrés à l'escale tahitienne, eurent un immense retentissement. Mais il ne faudrait pas exagérer le rôle joué par Bougainville. La Polynésie était entrée de bonne heure dans la littérature anglaise. Les ouvrages de Cook en particulier ont été traduits en français. Le rôle de celui qui a donné à O-Taïti le nom de Nouvelle Cythère a même été discuté (3). En tous cas, il ne fut pas le seul à décrire l'homme de la nature. M. Gilbert Chinard, dans sa magistrale préface à l'édition du *Supplément au Voyage de Bougainville*, a analysé plusieurs ouvrages moins connus (4). Il existe aussi, en plus des Relations authentiques, des récits imaginaires, qui, pour avoir été jusqu'à présent négligés, n'en méritent pas moins de prendre place dans l'histoire du primitivisme et de l'exotisme polynésien à la fin du XVIII^e siècle. Ce sont ces ouvrages que nous nous proposons de passer rapidement en revue afin de combler quelques lacunes sur ce point particulier de notre histoire littéraire.

Parmi ceux-ci, nous avons retenu : Bricaire de La Dixmerie : *Le Sauvage de Taïti aux Français* (1770); Poncelin de La Roche-Tilhac : *Histoire des Révolutions de Taïti* (1782); Madame de Monbart : *Lettres Taïtiennes* (1786); Abbé Baston : *Narrations d'Omaï* (1790) [5]. Ces ouvrages bénéficièrent de l'intérêt que l'on portait aux récits authentiques des explorateurs.

BRICAIRE DE LA DIXMERIE :

Le Sauvage de Taïti aux Français (1770).

Nicolas Bricaire de La Dixmerie (1731-1791), d'origine champenoise,

(3) Voir l'article de M. Jasinski dans la revue *Septentrion* (juin, juillet 1931) et ceux de M. Jacquier dans le *Bulletin de la Société des études océaniques* (décembre 1944, juin et septembre 1945).

(4) En particulier ceux de Taitbout (1779), Restif de la Bretonne (1781), Joubert, M. de Fréville (1774) et le journal de Fesche (publié en partie par Jean Dorsenne, Paris, 1929).

(5) On peut consulter les études d'ensemble de M. Chinard dans la préface de son édition du *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Droz, Baltimore, The Johns Hopkins University Presse, 1935, et de M. J. Simon dans sa thèse complémentaire : *La Polynésie dans l'art et la littérature de l'Occident*, Paris, Boivin, 1939.

vint de bonne heure à Paris, et, comme son compatriote La Fontaine, dédaignant de faire sa cour aux grands,

« Trouva doux de borner ses vœux
A n'être rien pour être heureux ».

Il écrivit des épîtres en vers, des contes philosophiques qui semblent avoir été prisés du public (*Contes philosophiques et moraux*, 1765) à une heure où Marmontel triomphait dans ce genre, enfin des ouvrages de critique littéraire (*Éloge de Montaigne*, 1781; *Éloge de Voltaire*, 1779).

Le Sauvage de Taïti parut sans nom d'auteur; Antoine Barbier l'attribue à La Dixmerie, mais il est étonnant que Cubières Palmezeaux ne fasse pas la moindre allusion à cet ouvrage dans l'Éloge qu'il prononça le 22 janvier 1792 à la séance publique de la Société Nationale des Neuf Sœurs (6).

Ce Sauvage de Tahiti n'est autre qu'Aotourou que Bougainville avait ramené avec lui à Paris. L'ouvrage se présente sous la forme d'une longue lettre qui se propose de broser un tableau enchanteur de l'île heureuse décrite par les voyageurs et idéalisée par les philosophes, avant de faire la critique des mœurs de la capitale.

Dès l'introduction, l'auteur assure que les Sauvages « ont pris le chemin le plus court pour arriver au bonheur ». Il est vrai que le pays s'y prêtait étrangement : « On n'y éprouve point de ces chaleurs excessives qui rendent une partie de cette contrée inhabitable. C'est un ciel pur sans être brûlant. La Terre y produit dans chaque saison, et n'exige aucun soin pour produire; elle épargne même à ses habitants celui de travailler ses productions. Ils ont un fruit qui leur tient lieu de pain... »

Suit un hymne à Eros, dont le thème venait d'être donné par Bougainville, l'année précédente :

« L'Amour est leur seul besoin et le plus fréquent, et ne leur coûte pas plus à satisfaire que d'autre. Nulle entrave ne gêne son essor. On dirait que cette Isle est uniquement consacrée à son culte. Ses plaisirs ne se cachent point dans l'ombre du mystère. On procède en public à celui que l'usage rend secret chez tant d'autres nations... Cet acte est chez les Taïtiens un acte de Religion. »

Bricaire renchérit encore sur les relations des explorateurs. Ceux-ci n'avaient point passé sous silence les guerres perpétuelles ni les sacrifices humains. Notre philosophe au contraire d'assurer que « ...l'égalité

(6) Cf. Cahier du 14 février 1792.

règne parmi ces peuples. Jamais la discorde n'y souffle son poison. Ils ont en horreur l'effusion du sang humain. Ils ignorent jusqu'à l'usage des armes. La guerre et le meurtre leur sont absolument inconnus.»

On voit ici comment se développe la légende et comment les écrivains déforment la réalité pour justifier leurs systèmes.

S'amorce alors une longue comparaison entre la vie idyllique que mènent les Tahitiens dans leur île et l'existence malheureuse des Parisiens; excellente occasion de faire la satire de nos mœurs. L'exorde est ainsi rédigé :

« Je te quitte, ô Peuple affable et dédaigneux, que tout amuse et que rien n'occupe, à qui tout échappe, excepté le ridicule et qui ridiculise tout ce qu'il craint d'estimer. »

Nous avons, nous autres, Tahitiens, tout ce qu'il faut pour être heureux, ajoute-t-il : « Vous trouvez nos plaisirs bien uniformes : dites plutôt qu'ils sont souvent répétés. Chaque jour est pour nous un jour de fête et le Dieu qu'on y célèbre, c'est l'amour. A peine avez-vous le loisir de le connaître. L'ambition, l'intrigue, le faste, la dissipation, voilà les Dieux à qui vous sacrifiez. J'ai vu de près ce que vous nommez vos plaisirs. J'en ai essayé quelques-uns; je les ai comparés aux nôtres et j'ai dit : ce peuple est né pour l'illusion; il prend l'ombre pour la chose. »

Le moment est venu de placer la satire, traditionnelle dans notre littérature, de la mode, de la guerre, des lois, des cabales littéraires, de l'étiquette, et, ce qui est plus grave, de l'ordre social.

Et notre homme, pour conclure, formule ainsi ses adieux :

« Nous sommes loin de vous envier, vous et vos médisances et vos cabales, vos palais, vos temples... Je vous quitte, je vais retrouver ma patrie que je n'eusse jamais dû quitter. »

Cet Aotourou de fantaisie semble bien avoir lu *Les Caractères* et les *Lettres Persanes*. Il s'est penché aussi sur les ouvrages de Rousseau et se propose de les réfuter dans son *Envoi au philosophe ami des sauvages*, qui couronne la lettre.

Notre Tahitien authentique, partisan de l'état de nature, n'est point pour autant naturiste, et il part en guerre dans cet *Envoi* contre les philosophes dont la forêt de Montmorency compose tout l'horizon.

Ce petit discours fort bien composé reprend tout d'abord le leit-motiv habituel : « La nature est notre guide; elle nous fit naître doux, humains, amis de l'espèce humaine. Avec de telles dispositions, on peut se passer de Loix, on peut mettre à l'écart les ressorts de la Politique... Les Nations de l'Isle ne connurent jamais la discorde, ni la fraude, ni l'envie de se brouiller, ni même les moyens de se nuire. »

Mais voici que se précise une réfutation du système de Rousseau : « Je ne suis qu'un Sauvage, mais il me paraît plus juste et plus vrai de dire que l'homme ne naît pas également bon, bon également dans toutes les parties de la terre... »

Et au faux ami qui affirme que l'état de société change et altère nos inclinaisons naturelles, il rétorque : « Vous dites que tout ce qui n'est point dans la nature a des inconvénients, et la Société plus que tout le reste. Nous vivons en Société, et l'instinct seul de la nature nous y fait vivre en paix. »

Les idées contenues dans ce petit volume seront reprises quelque dix ans plus tard par un autre gentilhomme libéral, dont le nom même est aujourd'hui parfaitement oublié.

PONCELIN DE LA ROCHE-TILHAC :

Histoire des Révolutions de Taïti (1782).

La vie de ce hobereau poitevin, né en 1746, fut des plus agitées. Il fit ses études chez les Jésuites et se destinait à l'état ecclésiastique. Quand la Révolution éclate, il se trouve à Paris et se montre d'abord zélé partisan de l'ordre nouveau. Avec Michaud, le futur auteur des *Croisades*, il lance un journal.

Mais en 1793, il passe dans le parti de la réaction; enveloppé dans les proscriptions du 13 vendémiaire, il se réfugie à Chartres.

Il est arrêté comme royaliste pendant la Révolution de Fructidor. Il prend la fuite et échappe aux recherches. Il meurt en 1828.

Deux éditions de *l'Histoire des Révolutions de Taïti* parurent en 1781 et 1782, sous un titre légèrement différent.

Sous couvert de tracer le tableau de l'Enfance des Mirmidons, premiers habitants de Tahiti, l'auteur nous fait dès l'abord l'apologie de l'état de nature :

« Instruits par la simple nature, les Mirmidons représentent parfaitement l'enfance du genre humain. La terre leur fournissait des fruits et des légumes qui suffisaient à leur subsistance. Des peaux d'animaux dont la vieillesse avait causé la mort leur servaient de vêtements. »

Bien entendu, l'île est un espèce d'Eden : « La beauté du pays qu'ils habitaient, la fertilité, la douceur du climat, les fruits délicieux qu'il fournit, ajoutaient encore un nouveau degré de jouissance et de bonheur à ce peuple aimable. »

L'écrivain va montrer comment ce peuple fut peu à peu gâté par le progrès : on se met à tuer les animaux, on construit des maisons, le sentiment de la propriété se fait jour et avec lui les querelles, les contestations et les procès se multiplient.

Les Mirmidons, livrés à eux-mêmes et ignorant l'état de corruption et d'indigence dans lequel gémissait la plus belle portion de la terre, jouissaient en paix de tous les dons de nature, lorsqu'ils virent arriver un Atlante, nommé Pantomitouf, échappé au bouleversement de l'île Atlantide, sa patrie. Ce nouveau venu, que ses compatriotes appelaient Sage, est un philosophe; il leur dévoile l'existence de Dieu, de l'éternité.

Ils devaient connaître bientôt une nouvelle invasion : celle des Puli-gènes, qui cultivaient les Arts et les Sciences, n'ignoraient pas les lois de la politique et avaient porté l'art de la guerre au plus haut point de perfection. Ils apprirent aux Mirmidons à labourer, à semer et à moudre le blé et à faire du pain, qui pis est, l'usage de l'or et de l'argent. On commence à voir des pauvres chez ce peuple naguère heureux. On ne connaît plus l'hospitalité; les cœurs s'endurcissent, l'honnêteté se mesure à la dépense.

Un nouveau débarquement amène les Saginotes, peuple de guerriers, qui dévastent le pays, massacrent les habitants, chargent les autres de chaînes.

Après l'invasion, l'Empire des Mirmidons fut en proie à la guerre civile. Les discordes intestines, fruit de l'opulence et de l'oisiveté, finirent par la ruine de la liberté.

Ici s'insère tout naturellement une vive critique des peuples civilisés. Le paysan y est malheureux, accablé d'impôts et de corvées. Le roi donne l'exemple d'une grande dépense. « La nation qui était déjà le singe de la Cour, suivit cet exemple contagieux; elle se rassembla presque entière dans la Capitale où les plaisirs étaient sans nombre et les passions sans aucun frein... Toutes les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires et sacerdotales se donnaient à ceux qui étaient en état de payer. »

Cependant, la pauvreté devint honteuse et insoutenable : « L'honneur qui avait remplacé la vertu chez les anciens Mirmidons, était alors remplacé lui-même par l'opulence. Rien n'était honteux pour y parvenir et il suffisait d'être opulent pour être un honnête homme. »

L'occasion est excellente pour glisser des attaques contre les magistrats et la richesse du clergé.

On voit ici comment le cadre de l'île désormais fameuse sert à l'écrivain pour faire passer, sans trop de danger, le procès sans merci de l'état social de la France, quelque dix ans avant la Révolution.

La seconde partie de l'ouvrage est moins intéressante. C'est une description méthodique des mœurs, des arts et de la religion des peuples de Tahiti. C'est souvent une reprise des thèmes développés dans le premier tome.

La grande utopie de l'égalité sociale — toute relative, d'ailleurs, comme on va le voir — revient encore sous la plume de l'écrivain. Le roi — car il y a un roi — est modestement vêtu, un esclave — car il y a tout de même des esclaves — peut prétendre épouser la fille de son maître et celui-ci ne se croit pas déshonoré en prenant pour femme sa servante.

«Le luxe, ce montre qui, sous des climats différents, enlève tant d'hommes à la société, n'a pas encore osé paraître dans cette contrée. Le roi de chaque année réunit un conseil et distribue les terres. La magistrature n'est pas une possession lucrative : « On ne connaît parmi eux aucune propriété pour tout ce qui concerne les choses de première nécessité. Chacun cueille des fruits au premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre, sans craindre la réclamation d'aucun propriétaire. »

Bien entendu, ces « aimables Insulaires exercent envers les étrangers l'hospitalité la plus complète... » « Ici comme à Paphos, Vénus est la déesse de l'hospitalité. Son culte n'y admet point de mystère et chaque jouissance est une fête pour la Nation. Aussitôt qu'un étranger est entré dans la case d'un Taïtien, une foule de jeunes filles s'offrent à son regard, et chacune adresse des vœux au Ciel pour obtenir l'honneur d'en être préférée. »

Une fois de plus, nous retrouvons l'éloge sans réserve du paysage : « On ne trouve peut-être rien sur le globe de plus enchanteur que ces paysages ; ce sont les jardins des Hespérides. »

Même couplet sur la beauté des femmes : « Ce sont toutes autant de nymphes aussi charmantes et aussi parfaites que l'étaient celles qu'Homère plaçait auprès de la voluptueuse Calypso.

L'auteur suit de très près le récit de Bougainville : « L'air qu'on y respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer, et les applaudissements du public honorent le sacrifice de la victime. »

Il nous reste à conclure que Poncelin, comme tant d'autres, n'apporte rien de très original au chapitre de l'exotisme tahitien ; les écrivains se répètent inlassablement, mettant à profit l'engouement du public pour tous les ouvrages qui empruntent le décor des îles prestigieuses et dont les héros appartiennent à ce peuple « beau comme le ciel qui l'avoit vu

naître, voluptueux comme les sources qui murmuroient dans ces solitudes... » (7).

MADAME DE MONBART :

Lettres taïtiennes (1786).

Vers 1786 parurent à Bruxelles et à Paris les *Lettres taïtiennes* de M^{me} de Monbart.

Marie-Josèphe de l'Escun (8) de Monbart fut une femme de beaucoup d'esprit. Née à Paris en 1750, elle reçut une brillante éducation; elle épousa en 1775 M. de Monbart, qu'elle suivit en Prusse. Après la mort de ce dernier, elle épousa un gentilhomme allemand, nommé Sydown.

Elle publia à Berlin, en 1776, *Les loisirs d'une jeune Dame, Sophie ou l'Éducation des filles*, puis des *Mélanges de littérature*, dédiés au prince de Prusse (1779) et *De l'Éducation d'une Princesse* (1781) et enfin les *Lettres Taïtiennes*, sans compter d'autres ouvrages en allemand.

C'est un roman par lettres échangées entre deux amants, Zeïr et Zulica, « deux jeunes gens simples qui ne doivent avoir d'autre maître que la nature ». Zeïr abandonne Zulica dans son île fortunée pour se rendre à Paris. Excellente occasion pour esquisser une fois de plus le parallèle entre les deux pays.

Il faut citer une partie de l'introduction, qui, dans une langue charmante, chante les mérites sans nombre de Tahiti « qui possède un des plus doux climats de l'univers ». En voici la description, que n'aurait pas reniée l'auteur d'*Atala* : « Des montagnes escarpées, couvertes jusqu'aux sommets d'arbres toujours verts, la défendent des brûlantes ardeurs du midi; des vents doux et frais, qui y soufflent périodiquement, conservent à la verdure cette nuance délicate qu'un soleil trop ardent terniroit; mille sources limpides, après avoir lentement serpenté, pour fertiliser ces belles contrées, viennent se réunir en nappes de cristal dans l'intérieur de l'Isle ou retomber en colonnes argentées le long des rochers qui la bordent.

« Des arbres de toute espèce, couverts d'une multitude d'oiseaux, courbent mollement leurs branches enlacées, pour embrasser de riantes cabanes, qu'ils dérobent à la vue et rendent inaccessibles aux rayons du soleil. »

(7) *Génie du christianisme*. Paris, 1802, IV^e partie, L. II, Ch. IV, Otaiti.

(8) M^{me} Briquet, dans son dictionnaire, orthographe Lescunq et Hoeffler la nomme Marie Joséphine.

Voici pour le cadre; que sont les habitants ? « Des hommes heureux habitent cette Isle fortunée : ils sacrifient au Dieu des plaisirs, et leur innocence épure son culte : l'amour est leur passion dominante, ou plutôt ils n'en connaissent point d'autre; tous les moments de leur vie y sont consacrés, l'Isle entière est son temple, les gazons ses autels, et la bonne foi le garant de ses sermens. »

Ils suivent la loi de nature : « L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cet heureux coin de la terre. Leurs loix simples sont gravées au fond de leur âme et leur code est la nature. »

Enfin, la crainte de l'au-delà ne vient point troubler cette quiétude : « Aimant le repos sans être paresseux, ils goûtent lentement le plaisir d'être, dans les douceurs d'une vie tranquille, mais non désoccupée, et après en avoir jouï sans chagrin, ils la quittent sans terreur, et regardent la mort comme un doux sommeil. »

Abordons maintenant le roman proprement dit. Il s'ouvre sur les plaintes de Zulica abandonnée par son amant : « Ah ! Zeïr, pourquoi m'avoir quittée ? Où trouveras-tu plus de plaisirs, des femmes plus tendres, un ciel plus pur ? Toutes nos belles Taïtiennes pleurent ton départ... »

Voici la réponse que Zeïr envoie de Marseille : « ...non, tous les raffinemens du luxe, ces lits en broderie, ces appartemens tapissés des plus riches étoffes, ne me feront point éprouver une sensation si voluptueuse qu'une prairie émaillée de fleurs nouvellement écloses et couronnée par ces bosquets que la nature se plaît à semer dans notre île fortunée pour servir d'azile à d'heureux amans. »

On voit le ton de cette correspondance amoureuse qui se poursuit tout au long du roman.

Zeïr, qui veut apprendre aux Français l'amour à la mode de Tahiti, fait une première expérience malheureuse et ayant désiré le prix d'un sentiment que Julie lui avait paru partager, il en fut puni par l'entrée de celle-ci au couvent.

L'amant infortuné aura plus de chance à Paris, où il retrouve les mœurs tahitiennes. Il s'éprend d'une duchesse, puis de Madame de Germeuil, tandis que Zulica est traînée à Londres par le farouche capitaine anglais Johnston.

Le livre se termine par des constatations que Diderot avait développées tout à son aise dans le *Supplément*, non encore paru en librairie à cette date :

« Qu'est-ce donc que des conventions qui détruisent toutes les notions primitives de la nature ? La vertu n'est-elle pas une partout et serait-il possible que ce qui est bon et honnête à Taïti fût vicieux chez vous ? »

Zeïr adresse à Paris ces adieux désabusés : « Adieu, Paris, ville de boue et de fumée, où la vertu est écrasée par le vice, où la pauvreté est un défaut et la richesse un mérite... Adieu, Sirènes enchanteresses, qui cachez sous l'attrait des grâces des âmes viles et vénales, adieu, beautés impétueuses auxquelles il ne faut que des esclaves... »

Zulica et Zeïr se retrouvent finalement à Paris et s'unissent par les liens du mariage.

« Zeïr, après tant de fautes et de malheurs, est au comble de la félicité par la constance d'une femme qu'il adore. »

« Quand on se permet si souvent d'être infidèle », lit-on ailleurs en note, « il n'y a guère de mérite à être constant. »

Quoi qu'il en soit, l'amour tahitien est vainqueur.

Ces lettres, un peu mièvres, se laissent lire d'un bout à l'autre sans ennui; ce petit livre laisse dans l'ombre les préoccupations philosophiques qui semblent ailleurs inséparables de l'évocation du mirage océanien.

ABBÉ BASTON :

Narrations d'Omaï (1790).

Ce long ouvrage en quatre volumes est bien oublié de nos jours.

La carrière de son auteur, un abbé de l'ancien régime, fut assez mouvementée. Né en 1741, on le trouve avant la Révolution professeur de théologie à Rouen. Au moment de la constitution civile du clergé, il ne publie pas moins d'une vingtaine d'écrits de polémique.

Il passe en Angleterre en 1792, puis dans les Pays-Bas et en Allemagne. Il rentre en France en 1802, est nommé évêque de Sées en 1813 par Bonaparte, puis révoqué en 1814 par son chapitre. Il meurt en 1825.

L'auteur nous présente le récit comme la traduction d'un manuscrit que lui aurait remis au Cap l'un de ses amis.

« Ce sont, me dit-il, les *Mémoires* d'un Insulaire de la mer du Sud conduit en Angleterre par le Capitaine Furneaux et ramené dans sa patrie par le Capitaine Cook ». On sait qu'Omaï vint à Londres, où il passa deux ans, et repartit en 1776 sur *La Découverte*.

C'est le récit (un peu trop long, des aventures de cet indigène, qui, revenu dans son pays, se fait nommer chef et devint roi.

Toute la partie consacrée aux démêlés et aux fastes d'Omaï ne nous intéresse guère. L'essentiel pour nous est d'étudier dans quelle mesure cet ouvrage s'insère dans la tradition de l'exotisme polynésien.

On y trouve à vrai dire des observations contradictoires.

Nous apprenons au cours du récit qu'en décembre 1768 se livre entre les habitants d'O-Taïti la Grande et le chef vassal d'O-Taïti la Petite une sanglante bataille où Omaï faillit perdre la vie. Le vainqueur exerce des cruautés inouïes sur les vaincus. Ils offrent aux dieux des victimes humaines : « Chaque jour, on en assommait deux en cérémonie, et nous assistions enchaînés à cet horrible spectacle. »

A cette époque, le mirage polynésien s'est fortement estompé et si la renommée de Tahiti se maintient presque intacte, il n'en est pas de même pour les autres îles du Pacifique.

C'est ainsi que le navire qui ramène Omaï dans sa patrie fait escale à la Nouvelle-Zélande. L'état de guerre y est la règle; l'on s'y bat avec acharnement; dans la déroute, tout ce qui appartient aux vaincus est détruit et égorgé; il n'y a jamais de trêve. Les Zélandais sont mangeurs d'hommes; mais ils ne dévorent, il est vrai, que les cadavres de leurs ennemis.

A Hapae, les navigateurs sont accueillis par des danses et des chants, des duels simulés, des pantomimes, des ballets. On leur offre les productions abondantes de ces contrées et les équipages goûtent à ce point les délices de l'escale que les insulaires sont obligés de rappeler aux voyageurs leur promesse de lever l'ancre un jour.

Mais, dès que l'on approche de Tahiti, les louanges ne connaissent plus de bornes :

« Nulle part ailleurs la nature n'est aussi riche que dans nos Isles. A considérer la multitude et la variété de ses dons, on pourrait l'accuser de prodigalité. Partout le *rima*, que les Européens ont appelé l'arbre à pain, croît sans culture et en telle quantité que, si nous ne l'arrachions pas de place en place, il auroit bien vite couvert toutes nos terres. Pas un étranger qui, en voyant la partie sud d'O-Taïti, n'éprouve le sentiment le plus délicieux; elle est d'une beauté incomparable. »

L'île d'Eooa semble l'emporter sur toutes par son agrément. « Des collines en amphithéâtre, des vallées verdoyantes, des bois touffus, tout cela entremêlé d'habitations et embelli par la culture, tel est l'aspect d'Eooa. En nous promenant, le Capitaine et moi... nous contemplâmes, dans le silence de l'admiration et de l'attendrissement, les beautés ravissantes de ce charmant pays. »

Mais il faut des ombres à tous les tableaux. A cette date, on connaissait l'incident Marion. On savait aussi que les indigènes sont incorrigibles en matière de vol : « On ne peut leur reprocher que leur penchant au vol, passion insurmontable de tous les peuples de la mer du Sud, et qui n'épargne ni âge, ni sexe, ni condition, ni peut-être un individu dans chaque condition. Mais ce n'est point un vice moral. La curiosité,

l'envie de posséder des choses rares qu'ils voient en abondance sur les vaisseaux, une sorte d'émulation... tout cela excite, alimente, enflamme la tentation, et ils succombent.»

Il y a plus. Sur le chemin du retour, un jour l'officier de poupe descend à terre avec neuf hommes. Les dix Anglais sont massacrés, mangés par les Naturels. Les O-Taitiens immolent des victimes humaines pour honorer leurs dieux.

Le culte de la femme, tant vanté par tous les voyageurs, n'est pas tellement en honneur, qu'un grand *Téaponée* ou *Hiéarque* ne laisse échapper dans un discours : « Que l'usurpateur Maheine, ses cochons et ses femmes, que l'île d'Eimeo tout entière soient livrés aux guerriers d'O-Taïti ! » Exclamation d'ailleurs presque littéralement tirée de Cook.

Et au livre IV, nous trouvons même dans la bouche d'Omaï, Indien civilisé, l'éloge des Européens et, en regard, la critique de l'état social intérieur : « Nos mariages sont sans décence, tous sans stabilité... Nos célibataires libertins et nos épouses à *terme*, dominés par leurs passions, n'écoutant qu'elles, ont besoin d'être ramenés malgré eux à la nature et au but légitime qu'elle se propose. »

Bougainville et ses compagnons nous avaient habitués à un autre langage et le lecteur garde après la lecture de cet ouvrage une impression assez nuancée où le pour et le contre s'équilibrent sensiblement.

Un détail curieux, fortuit peut-être, mérite d'être signalé. Le récit de la libération d'un prisonnier n'est pas sans présenter quelque analogie avec le même épisode d'*Atala*. Ici, comme là, le guerrier est endormi, il est doucement réveillé et dans sa surprise, il veut crier; on l'oblige au silence. Voici le texte :

« Une nuit que je dormais d'un sommeil meilleur que ne semblait le permettre ma triste situation, je fus réveillé par une main qui pressait légèrement ma bouche (9). Au premier mouvement que je fis, on me dit à l'oreille : « Silence, jeune homme. Un admirateur de votre courage et de votre fidélité vient vous sauver la vie. Vos gardes dorment (10). Il est aisé de couper vos liens... » (11).

Ce rapprochement n'est pas le seul que l'on puisse faire avec les œuvres du grand Sachem; Omaï dans son île ressentait déjà les premières atteintes du mal qui devait ronger l'âme de René : « Je recherchais toujours les lieux solitaires, particulièrement les bords de la mer, où je passais des journées entières à regarder du côté par lequel Tupia

(9) « Une main... me ferma la bouche... »

(10) « Tantôt nous sommes prêts de heurter des sauvages endormis... »

(11) « J'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi et occupée à dénouer silencieusement mes liens. »

devait revenir. Combien de fois mon imagination ardente transformait-elle en vaisseaux européens des nuages détachés des autres et qui semblaient voguer sur les flots émus... »



S'il n'est pas possible, après cette brève étude, de tirer une conclusion d'ensemble, nous pouvons cependant constater que cette littérature sauvage est « moutonnaire » : les mêmes descriptions idylliques, le refrain bien connu sur la beauté des femmes, se répètent à l'infini. Il est non moins évident que le cadre tahitien semble tout à fait commode pour ceux qui veulent exposer sans danger d'audacieuses théories sociales ou faire la critique du régime.

Enfin, la lecture d'*Omaï*, œuvre bien curieuse qu'un théologien a écrite pour se distraire, nous montre qu'il y a un déclin de la légende du Bon Sauvage à la fin du XVIII^e siècle. René Gonnard, dans son étude *La légende du Bon Sauvage*, note l'influence de la doctrine du progrès, dont Condorcet s'était fait le prophète, sur la croyance à la supériorité de l'état de nature.

Quel que fut le sort de la légende au cours du siècle suivant (12), il faut noter que les Tahitiens furent toujours considérés comme une exception. Mais le problème se posera d'une manière tout à fait différente au cours du XIX^e siècle; le thème se dépouille de l'aspect moral, philosophique et politique qui n'avait cessé de le déformer tout au long du XVIII^e siècle.

Les quelques ouvrages que nous avons ajoutés à une liste déjà fort longue aideront les historiens à préciser les différents aspects du primitivisme à l'époque de la Révolution. Ils méritent pour cela d'être replacés dans l'histoire de notre littérature.

JEAN GAUTIER.

Chargé de cours à l'Université de Manchester.

BIBLIOGRAPHIE

- BASTON, abbé Guillaume. — Narrations d'Omaï, insulaire de la Mer du Sud... ouvrage traduit de l'o-taïtien, par M. K***, et publié par le capitaine L. A. B. Rouen, Le Boucher le Jeune, Paris, Buisson, 1790, 4 vol. in-8°.
- BLIGH, G. — Voyage à la Mer du Sud... trad. de l'anglais par F. Soulès. Paris, Garnery, 1792, 372 p., pl. et cartes, in-8°.

(12) La découverte en Afrique de peuplades primitives cruelles et sanguinaires prouva que l'absence de propriété privée ne suffit pas à créer le bonheur et la vertu.

- BRICAIRE DE LA DIXMERIE, Nicolas.** — Le sauvagement de Taïti aux Français avec un envoi au philosophe ami des sauvages. Londres et Paris, Lejay, 1790, XXIV, 149 p., in-12.
- DALRYMPLE, Alexandre.** — Voyages dans la Mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais, ouvrage traduit de l'anglais... par M. de Freville. Paris, Sailant et Nyon, 1774, XVI, 504 p., in-8°.
- Découverte dans la Mer du Sud. Nouvelles de M. de la Pérouse jusqu'en 1794. Traces de son passage trouvées en diverses îles et terres de l'Océan Pacifique.** Paris, 1795, in-4°.
- DIDEROT, Denis.** Supplément au voyage de Bougainville. Ed. Chinard. Paris, Droz, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1935, in-8°.
- FAIRCHILD, H. N.** — The noble savage. New-York, Columbia University Press, 1928, XI, 536 p., in-16.
- GONNARD, René.** — La légende du bon sauvage. Paris, Librairie de Médecis, Dijon, impr. de Darantière, 1936, 124 p., in-16.
- LABORDE Jean Benjamin de.** — Histoire abrégée de la Mer du Sud. Paris, Didot l'aîné, 1791, 3 vol. in-8°.
- LE MONTEY, P.-F.** — Éloge de Jacques Cook. Paris, Impr. Nationale, 1792, 86 p., in-8°.
- LOVEJOY, Arthur et BOAS, Georges.** — Primitivism and related ideas in Antiquity. Baltimore, 1935, in-8°.
- MERCIER, Louis-Sébastien.** Trad. Pfeil, Johann Gottlob Benjamin. — L'homme sauvage..., Paris, 1767, in-12.
- MONBART, M^{me} de (Marie Joséphe de l'Escun).** — Lettres taïtiennes. Paris, Les Marchands de nouveautés, s. d., 2 vol., in-16.
- MOUTONNET DE CLAIRFONS, Julien-Jacques.** — Les Iles Fortunées..., Canarie et Paris, Le Boucher, 1778, XII, 224 p., in-12.
- PONCELIN DE LA ROCHE-TILHAC, J. C.** — Histoire des révolutions de Taïti avec le tableau du gouvernement, des mœurs, des arts et de la religion des habitants de cette île, par Messire Poutavery, grand carée de Taïti : ouvrage traduit du taïtien en français par M^{no} B. D. B. D. B. Paris, Lamy, 1782, 2 vol., in-16.
- ROCHON, abbé Alexis-Marie de.** — Nouveau voyage à la Mer du Sud..., commencé sous les ordres de M. Marion et achevé sous ceux de M. le chevalier Duclesmeur. Paris, Barrois l'aîné, 1783, VIII, 291 p., in-8°.
- SIMON, Jean.** — La Polynésie dans l'art et la littérature de l'Occident. Paris, Boivin, 1939, 247 p., carte, in-8°. (Thèse complémentaire de lettres. Paris.)
- TAITBOUT.** — Essai sur l'île d'Otaïti située dans la Mer du Sud et sur l'esprit et les mœurs de ses habitants. Avignon et Paris, Froullé, 1779, 125 p., in-8°.